

Texte de Daniel COUTIER né à Rongy le 21 janvier 1924 et décédé à Tournai le 10 mai 2011

Texte transmis par l'auteur en 2005

Mes chers amis

J'ai longuement réfléchi avant d'oser venir à cette réunion. Tous les
soirs, les traces familiales ont motivé ces atterrissements. J'ai pas
souffert, puis, soudain à l'insistance de plusieurs d'entre vous, j'ai
acquiescé, j'ai accepté de fêter cet anniversaire comme d'habitude
l'ont fait avant moi, comme d'ailleurs le célébreront lorsque l'heure
de l'adieu sera venue. Votre cadeau méritait d'être accueilli
né d'un petit papier. C'est pourquoi j'ai rédigé ce papier.

L'entrée en matière vous surprendra sûrement. Ce n'est pas un
homme célèbre s'élevait à York, pas de Napoléon. Néanmoins convaincu
d'être en Sibérie, réhabilité par la suite, le plus part du temps à
Leningrad ou Pétersbourg, il remplacera l'empire russe par l'URSS et quel
dout il devint le chef. Son nom s'écrivait simplement.

Écoutez ce palabres pour vous dire que la personne qui vous
parle avait eue pour la première fois au nombre de
terriens dans un petit pays nommé Belgique. Contrairement à
cet illustre personnage, j'ai été plus humble, plus modeste
moins mouvementé surtout. Je ne devrais pas commémorer
pour autant et on ne parlera pas de moi dans les livres d'his-
toire. Cette coïncidence s'appelle j'ai écrit au fait.

Aut dire des efforts, j'étais pauvre et un roi. J'étais, Peter
enfant à l'âge d'un an ou deux à un court-circuit de beauté à
Antoine, le jour me devenait le père du canon. Mes parents
étaient très fiers. Vous pouvez examiner au salon, une reproduc-
tion du tableau à l'ère qui s'avait dans. D'ailleurs, c'est mon
meilleur état de fraîcheur actuel.

Devenir séduisant, c'est à mon sens franchir un cap, passer
un cap, l'a été aux jeunes années, l'avance du vieux jour.
Il n'y a qu'à se soumettre. Il n'est d'ailleurs pas possible
d'éluder la perspective sinon d'espérer que tout se passe

A bit

sans trop d'atavisme physique.
 Entrer dans la grande compagnie du 3^{me} âge, c'est égarer les yeux enfus. C'est jouer de la faculté de se remémorer toutes les ficelles, les multiples objets qui ont orné la branche de nos révolues. C'est me selon, petit-écolier, le saboteur au galoches aux pieds, portant long bas de laine proprement flaccidés par ma grand-mère, la table en suite croix à la main fréquentant le volé paromare d'un menuisier de village du Hautain occidental. C'est me souvenir de ces artisans d'autrefois qui jalonnaient ma route quotidienne. Le sabotier, homme jovial plein de faconde, chez qui nous avions fait nos chaussons. Il y avait en, toutes variées, le saboteur plat et léger de la meunerie, le saboteur robuste du fermier, le saboteur mi-jeu des plus jeunes. Il y avait même le saboteur du dimanche, toute une communauté de saboteurs. Le maréchal ferrant, personnage plus rude chez qui nous nous quinquions l'enlume lorsque il ferrait un cheval. Il y avait le charrier, près de chez moi, qui a tenu pendant de longues années, réparant les ossatures, des tombereaux et charriots. C'était un homme paisible, le vannier encoeur, de ses doigts habiles, il dressait l'osier en objets de toute espèce du panier à pigeons au sac à provision. Voici un de ces paniers. (C'est un exemplaire figurant d'ailleurs à musée du folklore. Sa forme les aussi, toujours très occupe. Il avait été principalement pour les malheureux, petites brassées leur li vrant ces grands fous des dans des que la sère artisanale, naturelle et capiteuse miraculait lentement. Dans une moindre mesure, il approvisionnait aussi les

agriculteurs en fûts de toute dimension. C'était le coffeur qui, le samedi, rasait les faces bucinées des ouvriers. Il y avait le bouillier qui façonnait les harnachements de cuir pour les chevaux. Il était accusé d'ordonner. Le tuffier, le puzeur par excellence qui tôt le matin, relèvent ses engins, en passant d'autres des fournaux mis bout à bout habillaient les d'égards. Le marchand de pétrole avec sa charronnette à bras tirée par un chien, il disposait d'un tonneau et d'une mesure de capacité d'un litre. Un c loche en cuivre qui l'aidait à tenir au long du passage. A noter que certains de ces mêmes pétroliers se servaient de pétrole pour allumer leur foyer lorsque le bois n'était pas assez sec, ce qui provoquait parfois des explosions. Il y avait le moulin, dont les grands bras dominaient la plaine. Je ne l'ai pas connu. Les Allemands le considéraient comme stratégique et l'avaient détruit lors de leur retraite en 1918. Il en était de même pour les hautes églises. Seul un léger rebord de route rappelle encore son emplacement. Il y avait le marchand de pain de lapins qui passait régulièrement. Le marchand de mares, terre spéciale que l'on utilisait pour couvrir l'âtre le soir. Le feu dormait, un coq de bois, bien appliqué le matin et les flammes s'élevaient en soufflant. C'était la parade au chauffage continue qui n'était pas. Deux fois de plus? Tous les jours le bras armé et dans la semaine il venait apporter selon ses souhaits un lapin, un lièvre, un faisan, une perdrix capturée au collet. Un animal qui n'était pas à décrire ou à l'humour, et de l'écouter soi-même. Les boulangers, le boucher passaient à domicile. Les romains (les Bohémiens) faisaient parfois leur affaire. Sans roulette ornales tirées par de petits âne vaud à longue ceinture, s'installaient à proximité dans une prairie sous l'œil soupçonneux de la gendarmerie. Individus au faciès étrange, à l'accent étranger inhabituel, au parler guttural. Ils criaient l'angoisse et les habitants, pensés simples, en avaient peur. On leur faisait vendre enfants. Les deux amuses, grand bras de combat. Les mères battaient le rappel de leur progéniture. Nous ne sortions plus le soir et nous nous barricadions habituellement la nuit. Il y avait aussi de menus métiers et profesaient leurs services de porte en porte. Ils venaient surtout de rapines. La confiance régnait en matière. Quand ils venaient

des lieux, et leur, poussait un ouf de soulagement. Souvent j'allais traîner mes
guêtres à Blébois où l'activité du fleuve de la Loire, constituait un pôle d'attrac-
tion pour les jeunes. Les péniches étaient en partance ce jour là malheureusement
important dans le paysage, le regard, de se glisser et de hocher, et cette sur place de
couragement se faisait à la distance de temps en temps un faux pas, pour s'échapper l'ou-
voir dans l'escalier. Après tout c'était prévu et il était vite repêché. Les bateaux
étaient de véritables entassements, formidables. Le père donnait l'ordre de départ. La
mer était à la barre. Un long cordage était fixé au mât. Il tira de côté, les
enfants, garçons et filles, le corps baigné de soleil, pour faire avancer le
charbon. Le père prenait aussi son tour, c'était la traction humaine. Je reviens
encore cette scène inimaginable. Plus tard la chaudière firent le travail,
puis les tracteurs arrivent et en arrivent au moulin, à leur fonctionnement
au mazout. L'ouf empoussièrement de la rivière et disparition, des poissons.
Il y avait encore le cordier qui filait le fil de la hampe et le cordage. Les
autres lui achetaient la toute fibre, ficelle, permettant de mettre leur œil
sous tension. Les fermiers avaient besoin de cordes résistantes pour leur
nettoie. Les bateliers lui commandaient des gros câbles nécessaires au re-
morquage et à l'amarrage de leur maison, flottante. Le métier ouvrait
surtout largement son horizon. C'était la réinvention dans les bois où
je m'étais vu devant le tapis d'or du jonquille, avec l'air de gros
bouquet parfumé qui fleurissent bon printemps. Les démanché
m'étaient qu'à demi-fautes, empoisonnés par l'imposition, de beau
costume à cause de la messe et des repas obligatoires. L'ouf
interdiction, ce jour-là de sauter les fossés, de jouer au ballon,
pompé, sport de la "beau costume", la aussait pas leur le coup.
Après la messe, nous dansions les corps volants (dragons) et les d'œuvre sortis
de nos mains. N'importe quel baguette, soit je joue à la pivoine, ficelle et colle. Nous
sur la côte d'un fossé, où les admirateurs de balais en tant haut-épuille bras pour
leur longue queue bête de papier. Nous leur envoyions des diables, m'occupe
de papier à croquer à la ficelle que le vent faisait glisser pour rejoindre le
gracieux faneur. Enfin, c'est très rare, un avion passait haut dans le ciel.
A mon retour, j'en faisais part à mes parents, en précisant que j'avais vu un

aéroplane, un monoplane, un biplan, ou cable, uti liés alors.
L'hiver, c'était aussi l'obscurité qui nous tombait dessus comme
une étoile des cinq heures après-midi. Inutile que l'éclairage public
n'existant pas, et c'était un problème lorsqu'il fallait se déplacer
la nuit. On se devinait plus qu'on ne se voyait. La lampe à
pétrole (ou quinquet) était rare et vendait les soirs possibles. On
ne l'allumait qu'à l'heure du souper, avancée, car on économisait
tout. Quand le gel envahissait la maison, la famille se rassemblait
autour du poêle (nous disions et nous brûlait des galettes, du
menu, du tout venant. Une chaleur reposante occupait la pièce.
Lorsqu'il se faisait tard, l'air en prenait des vents et allait se
coucher. Elle nous quittait, une bougie à la main, préférant
cela au quinquet, juge trop dangereux au cas où elle aurait
trébuché dans l'obscurité. Que dire du téléphone ? Un appareil
pour le village, le téléphone communal. Pour l'utiliser,
s'adresser au bourgmestre. Ceci se passait vers 1930. Lorsqu'il
y avait des mariages, le parcour se faisait à pied, par couples.
On était des diables pour les gens âgés. La veille de l'évène-
ment, les amis du ou de la mariée faisaient honneur, ce qui
consistait en l'éclatement de pétards. Entre deux salves, la
famille les invitait à venir boire un coup. Les sympathisants
dissaient au sommet d'un mât un pantalon du jeune homme.
Ils l'incendiaient ensuite sous les acclamations des badauds ;
le fiancé devait assister à la petite cérémonie. Nous appelions
Béatrice le pantalon. Lors des fêtes, pas de faire part, au mieux
présenté dans la presse. La notice indiquait le trépas, et
aussi les habitants apprenant qu'un des leurs était mort.
Le curé "ne commandait", c'était le terme lors d'une
messe l'âme de Mr X. Un avis était aussi affiché aux
votants sous le porche. Pour que la nouvelle fut rendue
publique, des prières passaient de porte en porte. Mortes, elle
étaient à pas rapide répétant inlassablement les mêmes

phrase "Je viens pour le déjeûner de M. et L'entêtement aura lieu à tel endroit à telle heure. Inutile d'entamer la conversation, elles devaient visiter plusieurs localités. Un café était fixé à la fin de la journée, et les villageois se signaient en passant devant la maison. C'était un simple ou bon et les gens pauvres, énormes écart de chez les autres. Il n'y avait pas de stock de ces objets, le menuisier prouvait les mesures et participait en conséquence. La personne de couleur était transportée de la maison mortuaire à l'église sur un simple trançard recouvert d'un drap noir pour les gens peu fortunés, pour les autres, c'était le cortège tiré par des chevaux.

X Jusque dans la mort, il y avait "la différence. On veillait aussi, pratique à présent disparue. On faisait appel aux amis, aux jeunes. Cela m'est arrivé deux fois et c'est été un affront que de refuser. On tenait le corps jusqu'à l'aube en jouant aux cartes à voir basse et surtout on buvait du café fort et on ingurgitant force bistouille avec laquelle les nous intellectuels nous opterions. Une information, le bistouille (mot existé au dictionnaire) est un mélange de café noir et d'eau de vie à 40°. De temps en temps, on allait voir à plusieurs, si tout se passait bien, si il n'avait pas bougé, si il n'avait pas fait la belle. Les ruines restées de ce qui se veillait se faisait en hurlant dans la nuit. On avait toujours cette obligation, avec un petit mouvement de excuser, moi-même ce qui meurt était suspect et c'est toujours nous nous réconfortons en arrosant nos amygdales avec de bistouille. Ence qui on confirme, non nous va, après ma nuit blanche je venais marchant sur des nuages. Mais à propos ce sujet insolite, j'en souviens aussi de la diligence qui, des foires, mène et mène la campagne à la ville pour les ramener dans leur, le rata à la fin du jour les mariages avaient se permettait, il lise les autres partaient et se couchaient à 10h après avoir couru 30^{ms} de Km. Il n'était d'ailleurs pas rare de voir des personnes la nuit et les gens faisant halte sur le bas côté des routes. Il y avait aussi des fêtes locales dans chaque hameau, la course aux saes, ...

La partie de jeu de balle, le concours de pinsons, la pêche - la pêche à la bouteille, la cartomancie ou discurr de bonne assemblée, le mât de cocagne (nous avions arbre à sautoir) son jeu poche leur généralement engluisé au sommet de laquelle se trouvaient des cadeaux irrisables. Quelques courageux, habillés en costume, renouaient l'escalade pour s'approprier des victuailles. Certains retombaient lourdement sur le sol après quelques mètres d'ascension, parovoir au faite était tout un programme. Dans les estaminets ou cabarets, café c'était réservé à la fille et eut pu paraître snob, le phonographe au pavillon, chose c'était l'ambiance de ses airs masculins distillant de la musique de la belle époque. C'était un grougnou, la valse bruno, le temps des cerises, le quadrille des 18^{ms} avec ses diverses figures, paete et paysan, la chanson des bleds d'or. Les clients s'protaient, une chape ou un chapeau, l'après du moment. Dans la façade de ces établissements, un panneau de pierre était soigné et celle. Il permettait, aux campagnards de retirer de son travail, d'attacher son cheval avant d'aller stancher sa soif à l'intérieur. De son, un bal dans une grange, il n'y avait pas de salle, faisait danser jeunes et vieux jusque tard dans la nuit. La sono? quel que volontaires de la fanfare locale. Les instruments? Trompette, piston, tambourin sans oublier le piano à bretelles. Partir une mazurka et une scottish, nous allons baguener, manger des frites, musarder.

Étant considéré comme "intellectuel", mon père était souvent sollicité pour tenir la caisse à l'entrée de la "salle". A la St-Léonore, nous partions en bandes turbulentes, sous la surveillance de bonnaire de notre instituteur. Le but de l'escapade? La pierre Bruehaut que nombre d'entre vous connaissent, ou les grands bois. C'était notre "jeu de société". Au retour nous jouions au boucheon dans la cour de l'école.

Et c'est évidemment la mise de chacun, c'était de cinq cents mes (nous de-
 siants petit son) et nous nous bagarions l'après-midi, nous perdions la
 parole. Et évidemment que mes parents ne le feraient pas car
 c'était un jeu de hasard. Dans le bâtiment adjacent, les filles
 jouaient du paradis, poussant du bout du pied et d'une jambe,
 un disque de bois qui devait circuler de l'axe en cercle sans
 jamais arrêter sur les lignes intermédiaires. Il y avait aussi le
 billard, le jeu de boules, les cerceaux, etc. Le jogging n'était pas
 en vogue. L'esthétique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui,
 les habitants n'éprouvaient pas le besoin de combattre une
 bricoche maussante. Occasionnellement, le jeudi après-midi
 qui était alors le corps de la semaine, un rencontre de football
 opposait moy, de l'âge à la localité d'à côté. Les joueurs ne
 manquaient d'ailleurs pas pour participer ce sport dans les
 clottes, les écoliers disposaient d'une ardoise sur laquelle ils
 se servaient à l'aide d'une tige, espèce de long crayon, d'ardoise
 de long d'un mur blanc. Ils alignaient les grandes bouteilles
 d'encre noire, fabriquées par notre maître. À sa demande nous
 cueillions à une certaine époque de petites baies que nous
 trouvions dans les haies. Il fallait macérer et obtenir une
 encre de qualité mais qui parlait à la longue. Voici ce
 qu'il en reste un demi-siècle plus tard. J'ajoute qu'il y
 a fait aussi les plumes "Ballon".

Le vélo de mon père, un engin d'un autre âge pesant une
 bonne dizaine de kgs. L'éclairage était très peu éclairé.
 Pas de dynamo. Des cailloux de barbare sur lesquels de
 l'eau tombait goutte à goutte produisant un gaz sortant
 par un bec. Il suffisait de l'enflammer. Autre détail, qua-
 la sonnerie. Une grosse poire en caoutchouc sur laquelle le cycliste
 pressait fortement, faisait sursculpter les piétons et balayait
 à l'endroit qu'elle ne sonnait. Le cadre, dans son encre igne
 supérieure.

supportait une sacoches contenant toute une infirmerie pour réparer la
 bicyclette sans à dire un litre, n'était pas commode. Les gens allaient du côté de
 pied avec gros souliers à l'eau pour les faire durer plus long temps.

Atteinte à 60 ans, c'est remuer d'anciens souvenirs en symbiose avec la nature
 abondante qui m'entourait. C'était la recherche de la connaissance de la découverte
 de divers usages de passeresses qui jouaient les gardiennes. C'était être proche
 de la terre, c'était la palpier. Je connaissais l'air du matin, l'air de la nuit, le
 la grise. Je n'avais pas de chaussures, je trouvais des chaussures, et la nuit, je
 survenais au déboulé d'un lapin au gîte. Dans les premières, le cheval de trait
 était omniprésent, il portait fait à tous les travaux. Il était un ami, j'ai
 de fermiers à mes côtés. À l'heure de son départ, il portait le traicteur bûcheron, portait
 même courait le remplissage. En été, jusqu'à l'automne, j'étais en campagne
 je portais le vissement des dérivés que l'on coupait. Bientôt, j'étais à l'or
 que. Sans moi, mon maître. Tout se faisait manuellement. Enfin l'ouvrier
 respirait haleine, il était fait la pipe de terre cuite. Quand le tranchant de
 la faux était émoussé, il posait la lame sur un poquet et la martelet. Si l'
 restait des lamelles, il la livrait à l'aide d'une queue (qu'on appelle de
 pierre à aiguise). C'étaient les jantes mises en gobe et l'excision des disques.

Car le temps des travaux charniers salonnait qu'il s'animait à la fin
 la précieuse récolte de paille entrant dans l'engrais sur la base battue du grange, se-
 parant le grain de la paille. Il y avait aussi le bûcher et son coup de bûcher.
 Souvent je te, non contraindre à l'absence de l'eau bûcheron à jamais digne
 ou l'arbre. Les lignes d'arbres, les menages des peupliers s'alignent, elles ramas-
 saient la bois mort qui alimentait les fours pour la cuisson du pain. Dans les bûch-
 lands d'automne, c'était la cueillette matinale des champignons dans les prairies,
 fréquentes par les chèvres. Une véritable course après Louis, Blaise et Laure. C'étaient
 mes amis qui parvenaient à capturer de voir quel délice que de déguster ces chan-
 terelles ayant poussé en pleine nature. Évidemment, ce sont les dîners, sophisti-
 que l'on trouve en bûche. En mai, nous chassions le hamster (bruant). Le soir, pe-
 troussés le long des haies, on les happait au vol d'un coup de casquette adroit. La
 grande ^{on essaye} de faire le matin par secouage des haies. Les insectes endormis
 de gringolaient avec un bruit mat. À l'occasion d'un campagnon de protection,

X de l'agriculture nous les camionnés à l'école dans des boîtes à chaussures, que l'on dévotait dans un feu à l'heure dans la cour. Aujourd'hui, ce colporteur a pratiquement disparu. Ma localité respirait la quiétude, tout bruyait en temps qu'on venait travailler ce calme. Les gens parlaient peu, pas l'accent bas et ils étaient contents de leur sort. Population essentiellement ouvrière aux occasions calmes, au front ouvert de sueur, aux manches retroussées. J'ai vu un riche voisin qui est mort dans sa villa à Brédelle. Il ignorait ce qu'était la mort et il n'était pas malheureux pour autant. Ma grand-mère me parlait avec naturel de son voyage, par fer à Orléans, le seul déplacement d'enseignement qu'elle ait jamais effectué. Mirait-elle à l'imagination cette brève période, qu'un demi-siècle plus tard le petit-fils à qui elle parlait, se souvient ensoleillé pour les Amériques, alors que l'aviation en était encore à ses premiers balbutiements ! Mon village était si bon de routes tortueuses mal entretenues, aux parois disjointes. Les mauvaises herbes y poussaient. Elles étaient bordées par des haies de masonnets coupés dans le même style. Et l'heure respirale, le poème des volets se faisait entendre. Les chaumières presque en même temps fermaient leurs paupières. L'absence d'intimité de ces foyers était alors chose importante. Toute la vie se concentrait bien au chaud, autour du poêle à gros pot-pouffes, avec à la main de plomb. Se couler le à à marches légèrément soulevé, dessinait au plafond un croissant de lumière devant l'écran tombante. Sur la cheminée de bois noir on dessinait un œuf et à son côté de porcelaine, flanqué d'un raftin, débordant de longues allumettes soufres. Et voici un... L'horloge de son grand baluchon venait de la silence. Dans le jardin, jouissant ces demeures on trouvait souvent un vieux puits. Surtout faire de mousse où s'accrochaient quelques orties solitaires, avec son treuil et son long câble au quel un seau était suspendu. Lors que l'on puisait l'eau, on se voyait venir vous questionner quand vous penchez la tête. Que de fois cela me m'est-il pas arrivé ! Les ouvriers frontaliers (ils constituaient une mémoire se levaient à 4 heures le matin, repartaient à 9 heures le soir. Il leur retour à pied les six jours de la semaine. Ce n'est que le dimanche

X qu'ils voyaient leurs enfants. Ils ne se plaignaient pas, la vie s'était ainsi faite. Ils y étaient habitués et atteignaient un âge avancé. Ils étaient et se lavaient sans le savoir. D'autres préféraient rester absents du lundi au samedi, évitant ainsi les fastidieuses randonnées pédestres. Ils travaillaient dans le bâtiment à Angin, à la quincaillerie de Montagne, à la papeterie de Valenciennes. Le Belge y était très considéré, en plus assidu comparé à son homologue français. Quel était l'ordinaire de ces villageois ? Il était à l'image du cadre dans lequel ils évoluaient. Il y avait les hommes de terre cuite "à l'étouffé", c'est-à-dire sous une cloche d'argile cruite et dans le cas le hareng saur était très apprécié comme accompagnement. C'étaient la bouillie, le ragout, le pâté, la saucisse et le steak le dimanche. On fait peu ou pas de viande noble. Ajouter les produits de patât et légumes ainsi que les fruits et légumes qu'il on récoltait. Ma mère, toute jeune, mégeant une baraque pour la 1^{re} fois. La mordit-à plusieurs dents ignorant qu'il y avait une peau à enlever et seif sous toutes ses formes. Il n'était pas rare de souper avec les pieds et les bords chauds, sués de cassonade. La bière de ferme était toujours présente, la margarine était réservée aux occasions modestes. La frite crissante cruite au blanc de bœuf était sur toutes les tables. Chez mes parents j'en mangeais pratiquement chaque jour. Si ma mère avait le mis de lui préparer son plat préféré, mon père était de mauvaise humeur et repus le faisait douter. Nourriture frugale, existence spartiate. Dans les rues les gendarmes à pied ou à cheval faisaient des rondes. Longes aux ombres actuels de la police. Mon père n'avait contact souvent. Totant enfant, j'avais de fréquentes maux de dents. Le docteur de

Le dentiste qui n'a fait rien, d'un dentiste, ne réussissait ou marquait ses extractions. Les bruits de la solution, sa mère l'entraîne chez le guérisseur. Nous disions de bon cœur. Il fit une croix sur la poitrine, murmura quelques paroles et dit ce qui est resté chez moi et souche-toi, jamais plus tu ne souffriras, c'est ce qui il fit. A son réveil, elle n'avait plus mal, mais l'œil était rouge de sang. Cette dent disparut morceau par morceau sans plus jamais manifester sa présence. Cette opération s'appelait à passer au secret, et le secret était l'acromia de son oncle. Quand un enfant avait des convulsions (feu L'Antoine) même scénario. On appelait le secret, du village, il se concentrait, dessinait une croix aux endroits convulsifs, et effectuait une prière. Il demandait de faire un nouveau. L'enfant peu à peu se calmait et la guérison était pratiquement toujours assurée. On ne mandait le médecin que dans les cas extrêmes, et c'était au tout. Mon père tout jeune de casse le bois, portant la mère le lui remit des témoignements et le bonjour. C'était un peu, un peu total. On pouvait d'ailleurs voir chez elle, dans sa parfaite, toute une collection de boîtes métalliques soigneusement étiquetées contenant or, bijoux, feuilles et quelques choses. Pour ça que ma mère, elle avait de la réflexion, mais elle avait aussi la fleur de la reine des prés, dont elle faisait une infusion efficace en cas de maux de gorge. Hier, le ou elle croquait. C'était la classe au gros, à l'âme rouge. Après leur capture, ces gentils petits oiseaux, servaient à la fabrication d'un sirop. Incluent, peu, calmant, sécher, des tousses. On grand mère, n'possédait, mais j'ai toujours refusé de goûter ce médicament des la bouche d'autrui, les épiceux, arrachaient le chocolat, mauvaise herbe qui poliferaient. C'était un problème de son débarras. Les gens en montagne et si chers, ces racines lanchées et abstraites.

→ Verso

étaient utilisées en brosse. Maintenant, c'est le co-co. Vers 1934, l'électricité fit une timide apparition, mais en 1940, beaucoup de maisons isolées n'étaient pas encore reliées. C'est alors que mon père, sans filaire, acheta, construisit son premier poste de P.S.F. Pendant des mois, tous les soirs, s'étaient consacrés, ce fut d'abord, le poste à galène. Ses voisins et amis seraient nombreux à écouter le concert de Big Boy. Nous étions émerveillés. Puis ce furent les radios à cadre pivotant avec l'adjonction, d'une antenne très haute, un sapin, en l'occurrence planté profondément dans le jardin. De nos jours, nous avons le T.V. couleur, le noir et le blanc étant de classe. Là-bas, ce fut aussi la guerre, vainc et héroïque, la prisonne solitaire de l'occupant durant quatre longues années. Ce fut le rationnement de denrées alimentaires, de plus en plus après au fil du temps. Le régime de l'ersatz. Je pense surtout à l'huile qui se glissait sous un peu, permettez l'augmentation, de la quantité quotidienne. Nous passions les grains au concasseur, lequel séparait la farine du son, ce dernier servait à l'engraissement des lapins et ainsi, rien, n'était perdu. Je vois la basse cour que mes parents entretenaient. Poules, canards, même un moineau, puis une chèvre tout un effort qui nous apportait un steak apprécié. Sans peur, ma

→ page 8

mine se serait mélangé aux os en forme de S. Seul le crâne me restait. Dans
 notre village fut exterminé par du tondale. Les escarpes en forme de S de
 de grands sacs et s'échappaient à travers champs par une ouverture pratiquée
 dans la haie au fond du jardin. Des limes y portaient couvert avec elles. Plus
 était déposés à la gondalmerie toujours dans les vallées. Elle avait d'autres chals
 à fournir. C'était pour nous une perte sensible car cela nous privait d'un
 supplément de viande. On refusait à zéro. L'après-midi que le lendemain se re-
 trouvaient devant à l'admission, un lapin, ou un poulet maigre avant d'être
 servi. Mon père cultivait du tabac et l'année dernière. Si le décalage, sa vache
 était réduite. Bien que bénéficiant de la ^{part} d'indemnité de ma mère, je n'étais pas assez
 Les femmes ne portaient de vêtements toute la guerre. Il y eut aussi beaucoup
 de heures que j'allais quérir chaque semaine chez de petits exploitants.

C'étaient le fromage blanc à gogo, la confiture à peine sucrée, le Goudon,
 strop, respect de viande acheminée par camion. Me libérait d'inviter plus garnis
 saient notre pain fait de miel. Le café moka. De la viande coréenne, infam. Les
 rage qui nous richifiait, mais on l'acceptait pas la viande qui pour commencer
 la journée. Un grand de café co'itait une pièce. Nous achetions un cornet de onze
 grains de quoi déguster un bon repas le dimanche. Chaque famille avait droit
 par un des jeunes s'apercevoir sur pied. Nous les attrapions dans la forêt, les déceptions en
 têtes de la ramener à nos charbons. Une journée de travail pour moi, pour Michel et
 moi. Le combustible économisait le chauffage et le chauffage de nous chauffait un
 peu mieux. C'était la "struggle for life". Je me rappelle ces matins où je partais
 par les sentiers prendre le train pour aller à l'école. Bourras, lieu de naissance. Dans
 les avions allés avaient les ce de l'air sur la région. C'était chose fréquente et
 l'histoire a vite fait de phraser en ce genre de cas. Les feuilles mortes étaient partout
 les champs, sur les routes, dans les arbres, accrochés au feu électrique, sur les toits.
 Dans les paparts, on ouverts jonchaient le sol. Il était un peu plus que
 exemplaire. Ils étaient un dingue, c'est qu'ils étaient des chiens à la France, le
 les ayant chassés jusque chez nous. Ce qui suit est à l'attention du délégué du
 de la vie présente. J'ai moi-même, beau-fils Henry Golbe. Il y avait ce
 petit trou, ce petit lard, bracho tant, qui à cause d'une légèreté côté
 entre l'économie et l'histoire peinait, à essoriffait, se trainait, parfor

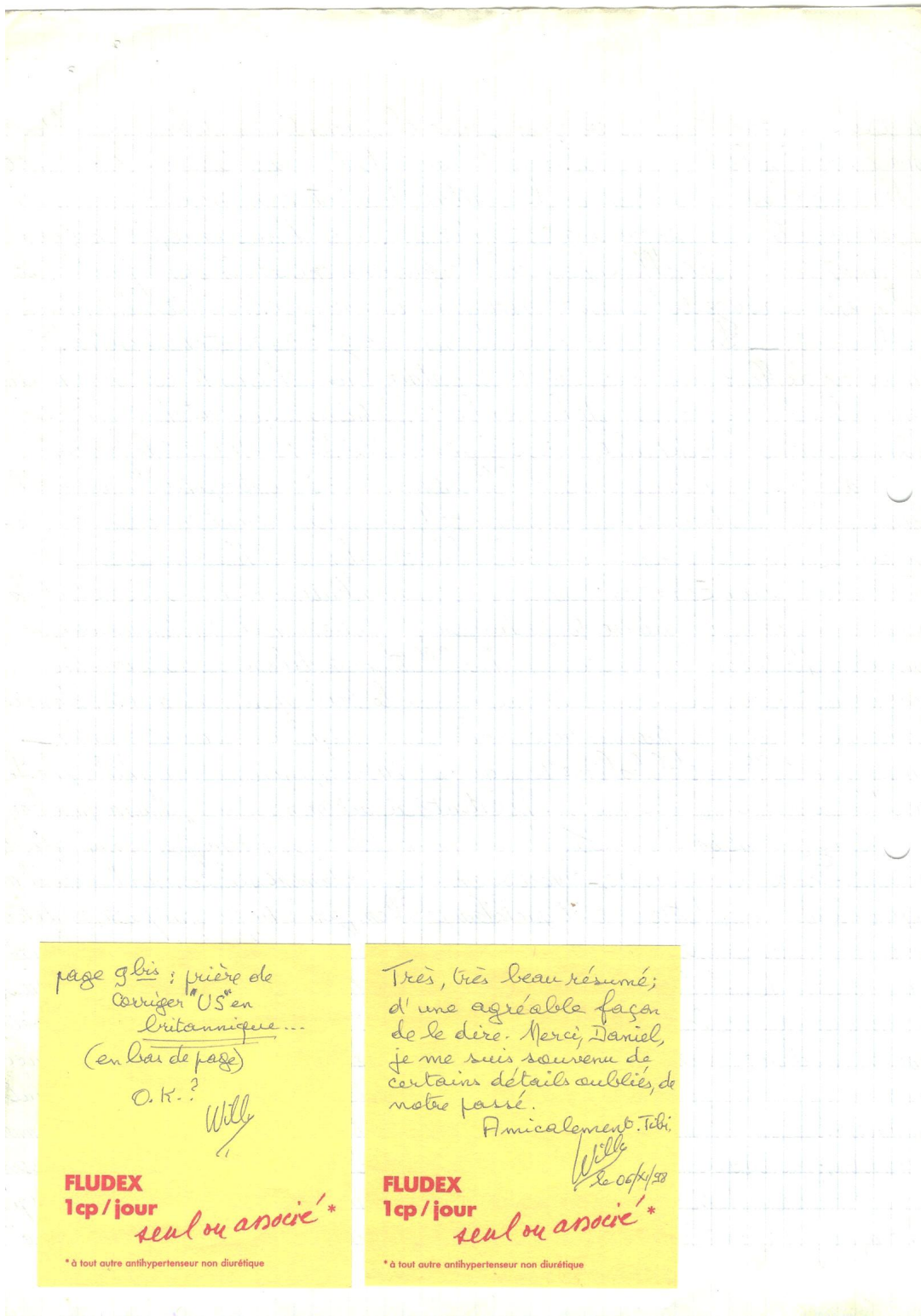
ceci était le et
 même s'arrêtaient, à cause de la mauvaise qualité du charbon, utilisé. Ce qui
 nous valait souvent une arrivée tardive en classe au grand dam du prof-
 des études qui fulminait, on nous apercevant. Notamment, nos trains sont
 des palais. Structures métalliques glissant silencieusement sur des roues fon-
 dant au millimètre près le rail tout droit, les rails, grands traverses vitrées, sièges
 confortables, chauffage efficace. Souvenez-vous. Les locomotives d'avant guerre
 trainaient un tender, si possible, et nous pouvaient des brûlures qui à coup
 de l'elles, lançaient dans les yeux les jours affamés. Il y avait les voitures de 1^{re},
 2^{me}, 3^{me} classe. Dans celle dernière s'entassait le tout venant des voyageurs. Les
 confortablement dans chauffage et percevant de toutes leurs jointures. Il était de-
 ordés comme l'indivisible, petites à la faire la formation était assurée par un
 porte à glissière. ^{et} d'autres, une copie d'autres faits saillants. Sous le régime
 de Vichy, le ravitaillement de la France était supérieur au nôtre en qualité
 quantités. Il y avait donc possibilité pour les marchandises importées des ports
 et la destination en Belgique. Le dilemme était de choisir leur faire passer
 à quel l'éclair, gros ruisseau qui de l'ouest la frontière et se jette dans l'océan.
 Au contact de l'eau, ces marchandises se mettaient à hurler refusant d'avancer
 se demandant ce qui leur arrivait. Quelle solution adopter pour éviter
 ce tapage nocturne. Aussi simple que l'œuf de Colomb. Leur conduire
 copieusement le matériel de confiture avant de traverser tout o'œuvres
 qui ils étaient à se bécoter les balles, et la franchisaient de silence la
 petite rivière dans le plus profond silence. Une fois sur l'autre, ils se
 ils étaient abattus et de pieds dans une maison, toute proche pour
 être ensuite vendus au poids fort aux consommateurs.

Pour arriver à l'argent de poche que mes parents me donnaient, il
 m'est aussi arrivé à leur insu, de transporter de Belgique en France
 deux ballots de cordes de maisonnette. Chargé comme un baudet de
 montagne (10 kg) je quittais l'entrepôt à l'extrême frontière. Je vais
 à l'or à parcourir un bon kilomètre pour déposer la marchandise
 dans une ferme isolée. J'ajoute que la fille française s'était
 très peu poli de et causait à la mort de la victime, la nôtre était
 de meilleur qu'à l'ité.

Il y eut aussi Bourras, ville innocente et mortelle.
 Les charpentes de bombes qui tombèrent.

Courmai qui souffrait, Les incendies dont la clarté lugubre était visible loin à l'horizon, Courmai qui brûlait; le claquement de bombes, les cris des blessés, les maisons brûlées, la cathédrale à flancs blessés. Courmai qui mourait. L'instinct bon et lumineux des responsables? La Luftwaffe en mai 1940 par un bombardement d'essai sur une ville alors venue d'objets militaires et bord d'industrie. U.S. Air force en mai 1941 en attaquant une ville précise: la gare et l'important nœud ferroviaire (du sud) lors la fin du conflit nos nuits étaient bercées par le bourdonnement incessant de ces centaines de moteurs volants B 17, ces Mosquito et autres Lancaster qui allaient dans la nuit pour le Goetman, dans sa tanière. Le bruit des moteurs allemands était plus rude, plus hautes ceci était dû à une différence de combustible. Pour la population qui avaient vécu 17 ans sous le joug, notre oreille entendait les reconnaissances aisément. Dans les heures matinales, c'était aussi le retour de ces avions brisés, avec blessés à bord, au combat souvent sa cadavre, enroulé en volant bas pour éviter la chasse adverse, et qui par tout moyen essayaient de rallier leur base d'origine. Beaucoup y parvenaient. La nuit les avions se lecrassaient de ci-de là, dans la Manche ou sur le cot anglais en vue du but, en Hollande, en Wallonie, dans le Nord de la France. La nuit tant attendue se précipitait. Les habitants rebrevaient leur souffle. Les convois ennemis roulant au gazogène réfléchissent jour et nuit. Le poste métallique semi à profusion pour la résistance n'était pas étranger à la débauche. Les avions allemands les pneumatiques et un moteur à l'allemand (en français), les jeunes américains à la base mêlant le chantage, fumant Leek, Sticks ou Chesterfield, suivait de près. C'était le 2 septembre 1944 vers 14 heures. Instants de liesse inoubliable. Vous connaissez ma affaire nite. Le lendemain, à 16H30 pour être précis les quelque 200 B 29 de la brigade Tison, insérés dans un corps d'armée U.S. franchissaient la frontière à Hongz, mon village natal, venant de La celles (France)

Je te le raconte que de voir ces gens de chez nous devenus de leurs propres mains un embryon de la dénationalité. C'était beau, c'était prenant. Une fois comme moi à l'époque. Manu fero d'histoire, le savait-il. Dans cette euphorie, c'étaient aussi à cette époque, personnes qui avaient fini à terme. Sa che de leur race, une fois que les jours sur le front et ils étaient épuisés, promesses en chaise longue qui leur était illégitime. Le bug de l'approche empourrait leur visage. Une respectable conduite et honorable. La nuit réveillait je chassais avec et les gents de moi-même, je n'étais de fleur en fleur avec un succès certain, de voir vous de concert au fleuve et je n'étais venu de la zone, large. J'avais réussi, c'était cela. Mon âge le rappelle le travail était détaillé, mais je n'ai pas de moi. Le 13 avril 1955, le journal de l'année. Ce fut la rentrée de l'année. Le 13 septembre, c'était la veille de l'été. Fini le bêtisier, ce fut le mariage. Gramma y avait joué que les langues, je n'ai pas. Inévitable, mais j'ai une belle expérience, bonne et difficile. Je n'ai pas elle parle peu l'Espagnol. Blanco, les papados, butimer, etc. etc. et c'est tout. Je n'ai pas de plus de dit cela, bon vu du monde, sa patience à travers les épaves que nous avons dû subir. J'espère que tant de lettres au petit m'ont aidé et le fait parait la maison, ce fut moi de leur fait pour le meilleur ou pour le pire. Et dans ce milieu en la voir les parents saigner abondamment, il se battront ensemble. Une voir à la 60^{me} c'est globaliser, tirer des conclusions, puis mener, philosophie. Le voir. Ceci aurait pu être mieux. J'espère que j'ai fait mon possible. Mais à quoi bon? Le 13 septembre 1934-1934. C'était la culture des déclarations des chefs, ce fut infatigable. Pas d'échappatoire. A la 60^{me}, c'est le moment de l'élection, ce fut le moment de l'élection. A l'élection de la vie, mettre en pratique le bon. Je n'ai pas de plus que je n'ai pas de long honneur, mais en la voir les parents saigner abondamment, il se battront sur la beauté. Un être de soi. L'admiration, la vraie culture et la culture de faits. On s'est vu, on s'est vu devant la pureté d'une jolie flaque qui s'épanouit, à voir l'âme d'un poète, voir le silence comme Gramma, ne disait rien, mais est absorbé une étoile plus haute. Un matin l'espèce d'un, par la dure loi du travail, ce n'est pas moi. C'est ouï ou la fleur à porter. C'est avoir toute la ténacité de faire ce que l'on veut quand on le veut. C'est à admettre les abbés, ma collection de timbres, mes jeux en Duitz Hill, mes jeux, mon potager, ma collection, mes jeux sans oublier un coup de main à la machine, ce n'est pas moi. C'est ouï ou la fleur, un après jour, ma vie devient un vaste jardin, je me prendrai à rêver et je suis plus



page glis : prière de
corriger "US" en
Britannique ...
(en bas de page)

O.K. ?

Willy

FLUDEX
1cp/jour

seul ou associé *

* à tout autre antihypertenseur non diurétique

Très, très beau résumé;
d'une agréable façon
de le dire. Merci, Daniel,
je me suis souvenu de
certains détails oubliés, de
notre parié.

Amicalement Tobi

Willy
le 06/09/2013

FLUDEX
1cp/jour

seul ou associé *

* à tout autre antihypertenseur non diurétique